

Gainsbourg, la musique à tête de chou

Il laisse un héritage, mais pas d'héritiers. Démiurge disparu trop tôt, il jongle avec les références artistiques, invente la modernité et laisse la postérité orpheline, incapable de l'égaliser.

Il aurait eu 80 ans cette année. Serait-il resté cloîtré parmi les tentures ténébreuses de son hôtel particulier de la rue de Vermeuil ou aurait-il osé se montrer, dans un ultime pied de nez, sur le plateau de la « Star Ac », escorté par une nurse à peine nubile portant une bouteille d'oxygène, encourageant d'une main tremblante un candidat atone se risquant à la *Javanaise* ? Qui sait... Gainsbarre a déserté en 1991 mais Gainsbourg défile toujours. Livres, expo événement et films sanctifient ce poète irrévéréncieux qui a fait de la mélancolie une esthétique ; du cynisme, un flambeau ; et de l'irrespect, un étendard. Il n'est qu'à prêter une oreille attentive aux auteurs-compositeurs français, anglo-saxons et même japonais pour s'en convaincre. Bashung, Biolay, Bénabar, M, Emilie Simon, Philippe Katerine, Air – qui a réalisé le dernier album de Charlotte Gainsbourg –, Beck, Placebo, Portishead, Blonde Redhead, Divine Comedy, Mick Harvey, Jon The Dog... Tous se réclament de cette figure totémique de la transgression, sans toutefois l'égaliser. Gainsbourg inspire mais ne passe pas le relais. Comment passer derrière un tel précurseur ?

Gourou, passeur et... timbré

« Plus que jamais, il parle au temps d'aujourd'hui », assure Frédéric Sanchez, illustrateur sonore et commissaire de l'exposition monstre – un kaléidoscope scénographié de musiques, de documents inédits, d'œuvres plastiques, de films et de concerts sur 515 m² – qui s'ouvre à la Cité de la [musique]. Si Serge Gainsbourg continue d'imprimer notre monde, c'est en raison de son approche visuelle de la musique, de ses « samplings », ses emprunts à d'autres disciplines artistiques (littérature, peinture, musique classique) et de ses détournements. « Gainsbourg est



Tous se réclament de cette figure totémique de la transgression.

comme Saint Laurent, poursuit Frédéric Sanchez. Ces artistes ont utilisé déconstructions et citations pour livrer des créations uniques. Ils ont engendré la nouveauté. » « Gainsbourg est un gourou, non seulement il a tout compris de son époque, y compris sa part obscure, mais il a préparé la nôtre », écrit Marie-Dominique Lelièvre dans *Gainsbourg sans filtre* (2), son enquête parue en 1994 et qui ressort aujourd'hui. « Pas seulement, tempère Bertrand Dicale, chroniqueur musical et « enseignant » du collègue Gainsbourg qui se tiendra jusqu'au 17 décembre à la Cité de la musique. Ce qui explique sa destinée posthume, c'est sa fonction de passeur. Gainsbourg est un peu

l'oncle timbré de la famille, celui qui par ses audaces et ses transgressions bouleverse les préjugés. Il est à la fois dans la tradition et dans la rébellion, dans la rigueur stylistique et dans la liberté. C'est un postmoderne. » L'analyse vaut pour les visionnaires. Yves Saint Laurent imprima les toiles de Mondrian sur des robes, en 1965. Gainsbourg aussi habilla sa révolution aux couleurs de l'art. Les flâneries de ce nyctalope éclairé auront fait entrer en collision et en 207 chansons le plus pur classicisme – Chopin, Bach, Brahms, Dali, Oscar Wilde, Verlaine, Lewis Carroll... – et la modernité : les premières tendance rive-gauche-classique-de-la-chanson-réaliste-française, les suivantes, yéyé, psyché, avec ses *shebam, pow, blop* et autres *whizz* piqués à une chromo de Roy Lichtenstein, et les dernières, les concepts-albums anglo-saxons, le « viol » de la *Marseillaise* en reggae, les ultimes funks feulants.

Un seul détail suffit. Lorsqu'en 1954 le jeune Lucien Ginsburg s'inscrit à la Sacem, il choisit comme nom d'emprunt : Julien Grix. Julien pour le Julien Sorel de Stendhal et Grix pour le peintre cubiste espagnol Juan Gris. Sa recherche de musica-

lité à travers les sonorités qui se joue des mots, de l'euphonie et de la syntaxe a fait naître un langage nouveau qui n'a pas d'héritiers. Les casses poétiques perpétrés par cet élégant pervers pépère, qui professait : « Je connais mes limites, c'est pour quoi je vais au-delà », auront métrisé la parka militaire et le blazer Saint Laurent. Serge Gainsbourg porta les deux. Les modes passent, le style demeure... •

Myriam Perfetti

(1) Du 21 octobre au 1^{er} mars 2009, à la Cité de la musique, Paris XIX^e.

(2) Flammarion, 288 p., 18 €

A lire aussi **Gainsbourg vu par Arnaud Viviant**, Hugo & Cie, 320 p., 25 €